



HAL
open science

Écritures et histoire : le cas du Laos

Michel Lorrillard

► **To cite this version:**

Michel Lorrillard. Écritures et histoire : le cas du Laos. *Aséanie, Sciences humaines en Asie du Sud-Est*, 2008, 22, pp.63 - 84. halshs-02371653

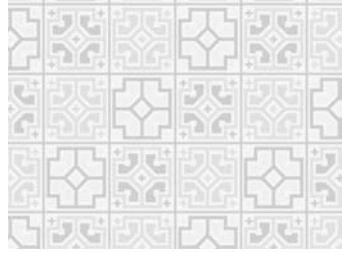
HAL Id: halshs-02371653

<https://shs.hal.science/halshs-02371653>

Submitted on 20 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Écritures et histoire : le cas du Laos

Michel Lorrillard

La parenté¹ des écritures du Laos avec les autres écritures régionales a été reconnue dès les premières études historiques sur le pays à la fin du XIX^e siècle. Le père Schmitt, qui publie en 1898 un corpus de trente et une inscriptions sur stèle présentées comme « thaïes », associe sans aucune difficulté les documents qui ont été trouvés dans le nord de la Thaïlande — en particulier à Sukhothai et à Chiang Mai — à un ensemble de six textes épigraphiques relevés à Luang Prabang². Il note toutefois une particularité : alors que deux de ces inscriptions appartiennent par leur graphie au modèle dit de « Sukhodaya » (Sukhothai), quatre autres, plus récentes, seraient liées par leur écriture à un modèle birman (fig. 1 et 2). À l'époque, le fait que les Lao aient recours à différents types d'écriture n'étonne nullement. Les récits des premiers explorateurs occidentaux du bassin inférieur du Mékong — notamment ceux de Francis Garnier, du docteur Neiss et des membres de la mission Pavie — ont en effet mis en évidence la complexité du peuplement dans cette région, et par là même la richesse des cultures. Ces explorateurs ont déjà rencontré — pour ne s'en tenir qu'aux principaux groupes locuteurs d'une langue tai — les Siamois du bassin du Chaophraya, les Lao et les Phuan des anciens royaumes du Lan Xang et de Xieng Khuang, les Yuan du Lan Na (nord de la Thaïlande), les Shan et les Khuen de l'est de la Birmanie, les Lue et les Tai Nuea du sud de la Chine et du nord du Laos, et les Tai noirs et les Tai blancs du nord-est du Viêt-nam. Ils se sont rendu compte que tous ces peuples avaient entre eux des liens historiques ; que tous, également, possédaient des traditions écrites marquées par un certain nombre d'influences.

Fig. 1 et 2
p. 64 et 65

1. Cet article est la version révisée et complétée du texte d'une conférence prononcée dans le cadre des *Journées d'études d'épigraphie asiatique*, au Collège de France, les 16 et 17 octobre 2007. Un nombre limité des illustrations utilisées pour cette conférence a été conservé dans la présente publication. Elles ne concernent que les inscriptions relevant du domaine proprement lao.
2. Les traductions du père Schmitt sont insérées dans Pavie 1898, 167-491 (343-385 pour les inscriptions de Luang Prabang).

Étienne Aymonier, précurseur des recherches épigraphiques du monde khmer, avait également noté la diversité des écritures utilisées par les populations locales, lorsqu'il parcourut en 1883-1884 ce qu'il appelait les « mœuong lao des provinces siamoises du Cambodge » — c'est-à-dire toutes les provinces qui forment actuellement le nord-est de la Thaïlande, plus quelques villes laotiennes de la rive gauche du Mékong (Aymonier 1901, 143-148 notamment). Mais ses observations étaient confuses : s'il soulignait dans un premier temps que l'écriture des Lao paraissait empruntée aux caractères birmanes — car elle était arrondie — il remarquait également à propos d'une inscription trouvée à Phon Phixay que ses lettres étaient carrées et anguleuses. Il ne distinguait alors pas encore d'une façon explicite l'emploi par les Lao de deux systèmes graphiques différents³.

Louis Finot, premier directeur de l'École française d'Extrême-Orient, apporte en 1903 sa contribution lorsqu'il étudie le texte de quatre petites inscriptions en pāli trouvées à l'intérieur de la maçonnerie du That Luang — un grand stūpa bâti à Vientiane au milieu du xvi^e siècle (Finot 1903b, 660-663). Il écrit à propos de celles-ci :



Fig. 1. Détail de l'inscription du Vat That, 18 mai 1548 (source : Pavie 1898, pl. XV)

L'écriture est celle qu'on emploie au Laos pour les textes religieux et qui est connue sous le nom de caractères « Tham » (= *dhamma*). Elle offre plusieurs variétés ; celle de nos feuilles d'or est très voisine de l'écriture birmane.

3. Il observa cependant que dans un cas très particulier — la fameuse stèle digraphique de Dan Xai — l'écriture khmère fut utilisée pour une inscription relevant du royaume lao du Lan Xang. Elle note un texte dont la gravure est attribuable aux lapicides d'Ayutthaya.



Fig. 2. Détail de l'inscription du Vat Visoun, 21 mars 1837 (source: Pavie 1898, pl. XII)

La ressemblance de l'écriture tham et de l'écriture birmane est une nouvelle fois mise en évidence par Louis Finot en 1915, lorsqu'il écrit à propos de la stèle de Dan Xai (ville située dans l'actuelle province thaïlandaise de Loei) que « l'usage du caractère tham, qui n'est qu'une forme du caractère birman, s'explique tout naturellement par la suzeraineté que la Birmanie exerçait alors sur les royaumes thais » (Finot 1915, 1-38 — en particulier 30). Son point de vue évolue cependant quelques mois plus tard, lorsqu'il rédige son grand article sur la littérature laotienne (Finot 1917, 1-218, cf. p. 10 à 29). Dans un long chapitre consacré aux différents systèmes de notation utilisés par les locuteurs de langues tai, il écrit à propos du Laos que les écritures « peuvent se ramener à deux types: l'écriture de Sukhodaya et l'écriture

des Sipsong-panna, que nous appellerons plus brièvement écriture shan, entendant par là celle des États Shans chinois » (Finot 1917, 25-26). Cette dernière est selon lui entièrement indépendante de la première dans la mesure où « la forme des caractères y est très différente; en outre, au lieu d'éviter la superposition des lettres, elle la recherche jusqu'à l'exagération, jusqu'à en devenir incorrecte et obscure: elle souscrit en effet même des consonnes qui ne forment pas un groupe phonétique » (Finot 1917, 22). Finot est alors probablement le premier à reconnaître que si ces deux écritures ont forcément une commune origine indienne, leur source en Asie du Sud-Est n'est pas la même et leur évolution s'est donc faite dans des cadres géographiques distincts.

L'analyse de Finot reste cependant très limitée et parfois confuse, en raison principalement du manque de matériaux dont il dispose à l'époque. Sa connaissance des écritures repose essentiellement sur l'observation des calques de la mission Pavie et des quelques inscriptions qui ont été ramenées à Hanoï⁴, ainsi que sur l'examen de manuscrits modernes de différents groupes tai. Il lui était donc difficile de traiter véritablement le sujet dans une perspective diachronique.

Si Finot souligne ainsi avec raison que l'écriture dite de Sukhodaya — dont la richesse initiale a été préservée dans l'écriture siamoise — s'est appauvrie au Laos en perdant bon nombre de caractères ou de signes toniques, il est imprudent lorsqu'il affirme que cette écriture « a été employée dans toutes les principautés laotiennes pour la gravure des inscriptions sur pierre jusqu'à la fin du xvi^e siècle, et même, à Chiang Mai, jusqu'au milieu du xviii^e » (Finot 1917, 26). Il était en effet osé de confondre dans un même ensemble qualifié de « principautés laotiennes » ces deux aires géographiques et politiques bien distinctes qu'étaient les royaumes du Lan Na et du Lan Xang⁵. Il était également problématique de procéder à des conclusions aussi définitives sur des territoires aussi vastes, alors qu'aucune enquête d'envergure n'avait encore été menée.

En ce qui concerne cette famille d'écriture qualifiée de shan, Finot remarque qu'elle peut être divisée en deux types distincts : celui des Shan occidentaux, situés dans les États de la rive droite du Mékong appartenant à la Birmanie — et celui des Shan orientaux, dont l'espace géographique est beaucoup plus vaste, puisqu'il couvre le nord de la Thaïlande, la totalité du Laos et le sud de la Chine. Il remarque que le premier type est presque identique à l'écriture birmane, mais il ajoute avec raison que cette identité résulte sans doute d'un emprunt ou plutôt d'une modification de caractères shan primitifs. Finot semble alors penser (sa démonstration n'est pas

4. Finot ne semble même pas avoir eu accès aux estampages réalisés trente ans plus tôt par Aymonier. Ceux-ci avaient été donnés à la fin du xix^e siècle à la bibliothèque de l'École des Langues Orientales.

5. Il est vrai qu'au début du xx^e siècle, en raison du contexte colonial, il était courant d'évoquer un Laos occidental et un Laos oriental.

explicite) que ces caractères shan primitifs auraient été mieux conservés chez les Shan orientaux où l'écriture offrirait « trois variétés locales : le *tham*, employée dans tout le Laos ; le *lü*, dont l'usage est localisé dans l'extrême Nord du pays [...] ; le *yuon* dont on se sert à Xieng Mai » (Finot 1917). Il en arrive alors à une théorie nouvelle sur l'histoire la plus ancienne des écritures tai : celles-ci trouveraient en effet toutes leur origine dans cette région côtière de la Basse-Birmanie connue sous le nom de Pégou, où un certain nombre de vestiges témoignant d'une indianisation très ancienne ont été retrouvés. Finot est à ce moment-là fortement influencé par la découverte à Prome de plusieurs inscriptions en pâli rédigées dans une écriture du sud de l'Inde datée du v^e siècle (Finot 1912, 121-136). Il déduit que c'est cette écriture, adoptée en Basse-Birmanie à haute époque, qui fut communiquée aux pays shan où elle subit une évolution indépendante. Les Tai l'auraient alors emportée dans leurs migrations : elle aurait gardé ses caractères essentiels dans les États shan chinois et le Laos septentrional (c'est-à-dire au travers des écritures *tham lao*, *lue* et *yuan*) ; elle aurait dégénéré dans les groupes isolés du Tonkin ; elle aurait été marquée ailleurs par l'action d'un peuple suzerain, ainsi à Sukhothai, où elle aurait reçu l'empreinte reconnaissable de la cursive khmère.

Une telle théorie n'est aujourd'hui plus acceptable, tant les raccourcis historiques auxquels elle procède sont manifestes. Les échanges complexes entre les civilisations pyu, môn et birmane y sont ignorés, la question de l'origine et de la diffusion des différents groupes tai y est complètement éludée, et le rôle de la civilisation khmère dans la formation des royaumes tai méridionaux y est totalement sous-évalué. Aucune analyse paléographique ne vient par ailleurs soutenir la thèse de Finot.

Pourtant, à l'heure actuelle, près de cent ans après les conclusions de Finot, on peut difficilement dire que ce problème de l'origine des écritures tai ait été résolu.

En ce qui concerne l'écriture thaïlandaise actuelle, par exemple, il ne fait aucun doute qu'elle soit une forme évoluée de l'écriture utilisée à Sukhothai à la fin du xiii^e ou au début du xiv^e siècle, car nous pouvons suivre de façon précise son développement au cours des siècles qui suivent. Mais l'origine de cette graphie archaïque — celle de l'écriture de Rama Khamhaeng ou celle des inscriptions de Lō Thai⁶ — reste encore obscure. La thèse officielle veut qu'elle soit une dérivation directe d'une écriture « khom », c'est-à-dire khmère — qui serait elle-même la synthèse d'une

6. L'authenticité de l'inscription de Rama Khamhaeng — la « première inscription en écriture thaïe » — a été mise en doute (à tort, pensons-nous). Mais l'écriture de cette inscription est de toute façon très proche de celle qui est employée dans les autres inscriptions les plus anciennes de Sukhothai (première moitié du xiv^e siècle).

écriture khmère plus ancienne avec une écriture mône⁷. Aucun exemple de cette écriture de transition — que l'on peut qualifier de « protothaïe », car elle aurait pu être utilisée par des Tai/Thaïs bien avant Rama Khamhaeng — n'a cependant été retrouvé⁸. La porte est donc encore ouverte à toutes sortes de conjectures, y compris les plus audacieuses⁹.

L'incertitude qui continue à régner sur l'origine de l'écriture de Sukhothai est un véritable problème scientifique que des découvertes archéologiques permettront peut-être un jour de résoudre¹⁰. En attendant, cette brèche ouverte dans la connaissance historique permet à un certain nombre d'esprits — formés davantage au discours identitaire qu'aux méthodes rigoureuses de la recherche — d'exprimer des vues « orientées » sur la question de l'ordre de parenté des écritures régionales. Le champ des études lao en est affecté de façon récurrente — puisqu'il est régulièrement répété, dans les rares manuels d'histoire qui sont produits au Laos, que l'écri-

-
7. Cf. Kongkaew Viraprachak 2536, 30. Finot, quant à lui, affirme d'abord, démonstration à l'appui, que « l'alphabet de Sukhodaya représente une forme cursive [tracée à main courante] de l'écriture épigraphique du Cambodge » (Finot 1917, 14). Il nuance alors son propos en parlant d'une cursive khmère, qui aurait servi de modèle à une première cursive thaïe, qui aurait été perfectionnée par Rama Khamhaeng (Finot 1917, 15). Considérant le type d'écriture des manuscrits tai du Tonkin, dont les signes « sont arrivés à une dégénérescence très avancée » (Finot 1917, 15), il avance ensuite, en précisant qu'il s'agit d'une hypothèse (Finot 1917, 16) :

N'est-il pas plus naturel de croire que cet alphabet incohérent représente le premier essai d'adaptation de l'écriture indienne à une langue tonique ? [...] L'œuvre de Rāma Kāmheñ aurait consisté à faire rentrer ce système rudimentaire dans celui de l'alphabet indien, à le compléter par quelques nouveaux signes et à préciser la notation des tons.

La progression de son étude montre qu'il aborde par la suite de nouvelles pistes, exposées plus haut dans notre texte.

8. Dans un certain nombre de conférences (Penth 1985 et 1986a), ou d'écrits peu diffusés (Penth 1986b), Hans Penth émet l'hypothèse que l'écriture mône (dans ses différentes variantes) est à l'origine des écritures « tham » (yuan, lao, lue, etc.), mais également et surtout des écritures de Sukhothai et du Lan Na (modèle dit « fak kham »). Il rejette donc la dérivation de l'écriture khmère et adopte un point de vue qui se rapproche de celui qu'expose finalement Finot. Ses conclusions sont séduisantes, mais elles ne reposent sur aucun élément véritablement probant. Tout en restant prudent dans son approche, Penth défend par ailleurs l'idée qu'une inscription thaïe de la région de Phrae pourrait dater de 1219, et donc être antérieure de plus de soixante-dix ans à l'inscription de Rama Khamhaeng (Penth 1996, 5-16). Ses arguments sont peu persuasifs, mais ne sont pas pour autant à rejeter.
9. Dans une approche linguistique de la question, Michel Ferlus conclut que le premier modèle d'une écriture thaïe a été élaboré pendant l'époque pré-angkorienne, ou est en tout cas basé sur un exemple pré-angkorien d'écriture khmère (Ferlus 1999).
10. Cela suppose la découverte d'inscriptions sur des matériaux solides (pierre, métaux). Les premiers textes ont sans doute été rédigés sur des feuilles de latanier ou du papier fait avec des écorces, que l'on peut difficilement espérer retrouver pour une période aussi ancienne.

ture nationale a la plus grande ancienneté et qu'elle ne doit rien, bien au contraire, à l'écriture thaïe.

Le Maha Sila Viravong — le seul lettré du Laos qui ait laissé véritablement un nom, en raison du nombre de ses publications (cf. Collectif 1990) et de l'influence que son œuvre exerce encore — fut le premier écrivain d'expression lao à évoquer l'histoire de l'écriture dans son pays. Dans un petit opuscule publié en 1973 (Maha Sila Viravong 1973), très influencé par des thèses (aujourd'hui abandonnées) qui prônaient l'existence de puissants royaumes tai dans le sud de la Chine au premier millénaire, il fait remonter la naissance d'une écriture lao à l'année 613 de l'ère bouddhique, soit à l'année 70 de l'ère chrétienne. C'est à cette date que serait parvenu selon lui dans le « royaume lao de Ngai-Lao » le Tripiṭaka d'une secte mahayanique qui aurait par ailleurs essaimé en Chine. L'écriture des textes venus d'Inde était selon le Maha Sila Viravong le « sanscrit » (*sic*¹¹) ou le « devanagari » (*sic*), mais l'on comprend que cette écriture aurait vite été appropriée par les Lao, qui l'auraient modifiée et utilisée pour leur langage. Elle aurait ensuite été transformée au contact de l'écriture khmère, elle-même issue d'un modèle d'écriture « sanscrite », et aurait donné lieu directement à l'écriture lao actuelle. Quant à l'écriture de Sukhothai, elle serait le résultat différent d'une synthèse entre l'écriture lao archaïque et l'écriture khmère. Aucune de ces conclusions ne résiste bien sûr à un examen scientifique sérieux.

Il a fallu près d'une cinquantaine d'années pour que les vues du Maha Sila Viravong sur le passé ancien du peuple lao soient renouvelées et qu'une nouvelle histoire officielle du Laos soit publiée (Collectif 2000¹²). Dans cette dernière, un court chapitre sur la langue et la littérature rapporte que les Lao de diverses ethnies (*sic*) possédaient leur propre écriture il y a plus de mille ans, et que celle-ci aurait été basée sur l'écriture sanscrite (*sic*) du nord de l'Inde, introduite avec le brahmanisme et le bouddhisme dans toute cette région aux limites incertaines que les textes indiens appellent « Suvannaphum ». La référence à cette terre plus ou moins mythique est bien connue des spécialistes, puisqu'elle est associée par les historiographes locaux de façon récurrente à l'un ou l'autre des pays d'Asie du Sud-Est, conférant ainsi à chacun de ceux-ci un rôle majeur dans le processus de l'indianisation et de la diffusion de la civilisation. Il est manifeste que les auteurs lao contemporains identifient ici Souvannaphoum à une partie du Laos actuel — car bien loin de reprendre les thèses du Maha Sila Viravong sur le rôle des lointains royaumes tai-lao du sud de la Chine,

11. Au Laos, la terminologie est ambiguë et la confusion est très facilement faite entre « écriture » et « langue ». On parle d'« écriture sanscrite » ou d'« écriture pâli », et de « langue tham ».

12. Les thèses historiques du Maha Sila Viravong apparaissent en 1957, avec la première édition de son *Phongsavadan lao* (Maha Sila Viravong 1957), bientôt traduit en anglais sous le titre *History of Laos* (Maha Sila Viravong 1959). Son *Pavat nangsue lao* n'est que le développement d'idées déjà exprimées dans cet ouvrage. La publication en 2000 du *Pavatsat Lao* (Collectif 2000) est l'aboutissement d'un projet ancien destiné à conférer à la République démocratique populaire lao sa propre analyse de l'histoire nationale.

ils limitent leurs investigations à l'aire géographique qui leur est la mieux connue — la plaine de Vientiane — et en particulier au périmètre réduit du Musée national du Vat Ho Phra Kaeo. Deux témoignages épigraphiques importants y sont conservés : une inscription mûne datée approximativement du VIII^e siècle, exhumée à une soixantaine de km au nord de la capitale, et une inscription khmère datée de la fin du XII^e siècle, trouvée à une vingtaine de kilomètres en aval de la ville¹³. Par un raccourci rhétorique saisissant, ces deux documents, pourtant bien distincts sur les plans de l'écriture, de la langue, de la chronologie, du contexte historique et de la situation géographique, sont présentés non seulement comme les écrits les plus anciens d'une « culture lao pluriethnique », mais également comme les deux premiers témoignages d'une « écriture lao originelle » (*nangsue lao doem*¹⁴), un prototype qui aurait survécu à l'effondrement des civilisations mûne et angkoriennes et que les différents groupes lao des vallées du Mékong et du Chaophraya — on comprend là qu'il s'agit des peuples lao et siamois — auraient modifié pour leur usage. D'une façon explicite, on affirme alors encore une fois une primauté de l'écriture lao sur l'écriture de Sukhothai¹⁵. La dérive scientifique est ici totale, puisqu'aux lacunes énormes de la documentation et de la méthode s'ajoute une vision du passé réductrice, ethnocentrique et profondément nationaliste, qui ne conçoit le développement historique sur la longue durée qu'à l'intérieur de frontières contemporaines strictement définies¹⁶.

S'il est compréhensible que l'écho de ce type d'analyse historique soit des plus limités — il ne dépasse guère en fait le cadre des établissements scolaires lao — il est intéressant de constater que dans certains cas, des théories dont le fondement scientifique est encore plus contestable réussissent à atteindre un vaste public et même à ébranler le monde de la recherche. Il en est ainsi d'une information parue récemment dans quelques médias lao (Bounmi Thipsimuong 2005a et b) et qui, en raison de son

13. La première est la stèle dite de Thalât, en langue et en écriture mûnes (cf. Guillon 1974, 339-348). La seconde est la fameuse stèle de Say Fong, commémorant la fondation d'un hôpital par Jayavarman VII (cf. Finot 1903a, 18-33). Sur le problème de la localisation originelle de cette stèle, cf. Lorrillard 2001, 19-33.

14. Ce terme lao est ici générique et dépourvu de toute connotation ethnique précise, puisqu'il désigne — comme aujourd'hui dans la terminologie officielle — tous les peuples qui ont vécu et vivent au Laos.

15. Comme exemples de cette écriture des « groupes lao », on donne d'abord l'inscription ancienne qui a été retrouvée sur la paroi de la grotte de Nang An, près de Luang Prabang (son écriture est incontestablement archaïque, mais une datation antérieure au XIV^e siècle ne peut être argumentée sérieusement), puis la stèle de Rama Khamhaeng, souverain de Sukhothai, présenté comme un seigneur thaï-lao.

16. Les vestiges mûnes et khmers trouvés dans le centre du Laos sont les témoignages de la prolongation septentrionale et orientale des aires d'influence de deux grandes civilisations. Ils ont pourtant conduit les historiens lao à affirmer l'existence passée, à l'intérieur du territoire lao actuel, de cultures distinctes : celles de Sikhotabong et de Say Fong (cf. Lorrillard 2006c, 387-401).

caractère « révolutionnaire », fut relayée rapidement à la une du très sérieux quotidien thaïlandais d'expression anglaise *The Nation* (Supalak Ganjanakhundee 2005¹⁷). L'article met en évidence l'affirmation d'un économiste en retraite — Bounmy Thipsimuong — selon laquelle une inscription lao conservée dans le musée du Vat Visoun de Luang Prabang¹⁸ mentionnerait une date correspondant à 1170 de l'ère chrétienne, ce qui rendrait le document antérieur de quelque cent treize années (au moins) à la fameuse inscription de Rama Khamhaeng. La portée de l'information est renforcée dans le journal thaïlandais par un commentaire sur le vif de Srisakra Vallibhotama, un archéologue thaïlandais réputé, qui s'exprime en ces termes :

[...] if Bounmy can prove that the script on the stones is older than the writings of King Ramkhamhaeng, it would change our understanding of our origins [...]. If it's true, it proves one thing, that Thai people did not originate from China's Yunnan province. Rather there was a group of ethnic Tai-Lao people who moved from somewhere near Luang Prabang across the Mekhong River and to Sukhothai.

Il est en fait aisé de vérifier que les affirmations de Bounmy Thipsimuong sont totalement dépourvues de fondements : une observation attentive de la stèle du Vat Visoun par des lettrés lao, expérimentés par la lecture de centaines d'autres inscriptions relevant du monde tai, révèle rapidement les erreurs de déchiffrement et de transcription de l'économiste en retraite. L'inscription ne comporte en effet aucune date¹⁹ et il n'est guère possible — sur la base de critères paléographiques — de la situer chronologiquement avant le xvi^e siècle. L'affaire est cependant symptomatique de la fragilité de la recherche scientifique actuelle sur la question des origines des écritures tai. Dominée par des enjeux politiques et des vues partisans, elle souffre avant tout de la difficulté qu'ont encore les historiens locaux à dépasser le cadre de leurs frontières nationales, et bien souvent même celui de leur environnement immédiat²⁰.

17. L'information a été reprise par la suite en première page du *Bangkok Post*.

18. Cette inscription est déposée aujourd'hui au musée du Palais royal de Luang Prabang.

19. L'inscription comporte des passages dont la lecture est ardue. Mais il est facile de constater que les caractères qui selon Bounmy Thipsimuong marquent le chiffre 532 se lisent en fait « lae » une exclamation placée en fin de phrase. Quant à la lecture « culla sangkhat » qui les précéderait, elle apparaît absolument forcée.

20. L'ampleur de la polémique qui a suivi la mise en cause de l'authenticité de la stèle de Rama Khamhaeng a révélé l'importance qu'occupait dans la conscience nationale thaïlandaise ce document. L'origine de l'écriture tham est aussi mal connue que celle des écritures dites du modèle de Sukhothai, mais elle n'a pas donné lieu à tant de discussions. Il est intéressant toutefois de constater que cette écriture était au début du siècle perçue comme très proche du modèle birman (qui procède de l'écriture mène) et qu'elle est aujourd'hui uniquement reconnue comme un développement direct de l'écriture mène de Haripunchai-Lamphoun, ancienne cité mène, qui a pour avantage d'être située sur le territoire thaïlandais. Les influences culturelles de la Birmanie sur le Lan Na sont généralement occultées. Celles-ci offrent un terrain encore très riche pour la recherche.

Les opinions partisans n'ont généralement de poids dans le débat scientifique que lorsqu'elles représentent des solutions « par défaut ». Dès lors que la recherche peut leur opposer de véritables arguments, elles s'effacent et disparaissent rapidement. La connaissance historique du bassin inférieur du Mékong est encore largement lacunaire, car une grande partie de la région — celle qui est délimitée par le Laos actuel — est restée vierge de toute prospection archéologique. Il est curieux de constater à quel point, pour les périodes les plus anciennes, les manuels d'histoire sur l'Asie du Sud-Est ignorent encore le pays, comme si toute production humaine y avait été absente pendant des millénaires, alors que des civilisations importantes se développaient dans le même temps dans les régions adjacentes qui forment aujourd'hui le Viêt-nam, le Cambodge ou la Thaïlande.

L'étude de l'écriture relève en premier lieu de la recherche épigraphique, puisque cette discipline est la seule à s'intéresser autant au support du document qu'à son contenu. L'étude d'une inscription autorise ce que bien souvent l'observation d'un manuscrit ne permet pas, à savoir une confrontation au texte et à la graphie qui le véhicule dans leur état originel. Pour peu que la source épigraphique soit datée, elle fournit alors des repères sûrs, dans une perspective diachronique, à l'analyse paléographique et à l'étude linguistique²¹. Elle fournit également un autre avantage et non des moindres : celui de rester très souvent attachée physiquement au lieu où elle a été produite. C'est le cas en particulier pour les stèles de fondation, qui demeurent même dans les endroits que la population a désertés²². L'étude comparative des sources épigraphiques — lorsque celles-ci couvrent un espace suffisamment vaste — permet ainsi, par un croisement des données relatives au temps et à l'espace, d'avoir une

21. Chaque copiste ayant sa propre graphie, la reproduction d'un texte sur feuille de latanier ou papier de mûrier donne naturellement lieu à une « actualisation » de l'écriture. Ce phénomène est en particulier marqué par la disparition de la notation de consonnes souscrites dans les manuscrits contemporains. La langue des documents recopiés est encore plus sujette aux modifications (erreurs, réinterprétation, ajouts, etc.), mais elle peut conserver également des archaïsmes, lorsqu'il s'agit de textes sacrés ou versifiés. Par comparaison, l'analyse stylistique et l'étude paléographique permettront de dater les inscriptions qui ne comportent pas de données chronologiques explicites.

22. Les inscriptions lao sur stèle ne sont guère déplacées que pour être mises dans des musées. Il n'existe aujourd'hui que trois conservatoires de ce genre au Laos (musée du Ho Phra Kaeo de Vientiane, musées du Palais royal et du Vat Saen à Luang Prabang). Quelques bureaux provinciaux liés aux affaires culturelles conservent également un petit nombre d'inscriptions. Il y a néanmoins des cas de déplacement de stèles qui remontent à une époque plus ancienne, celle du Vat Ho Phra Kaeo (aujourd'hui en Thaïlande), étant le cas le plus intéressant. Les inscriptions sur Bouddha doivent être étudiées avec beaucoup plus de précaution, dans la mesure où les images voyagent beaucoup et où elles sont d'ailleurs rarement produites sur le lieu qui les accueille.

vision à la fois diachronique et synchronique de certains phénomènes historiques, la diffusion de l'écrit étant le plus important.

C'est en étant soucieux d'avoir une vision à la fois large et précise de ces phénomènes historiques qui se sont produits dans la plus grande partie du bassin inférieur du Mékong que le centre EFEO de Vientiane a débuté en 2001 un programme de recherche de sources épigraphiques dans toutes les provinces du Laos et dans plusieurs provinces du nord-est de la Thaïlande relevant autrefois du royaume du Lan Xang²³. Après sept années d'enquêtes sur le terrain, ce vaste territoire ayant été couvert dans sa quasi-totalité, il est dès à présent possible de tirer des conclusions générales sur les aires d'influence et d'implantation des différentes cultures historiques qui se sont développées dans la région²⁴ et de considérer en particulier l'histoire des écritures régionales sous un nouvel angle.

S'il est vrai, comme cela a été mentionné plus haut, que des inscriptions mônes et khmères ont été retrouvées sur le territoire lao actuel, il est totalement faux, dans l'état actuel de la recherche, d'opérer un lien de parenté direct entre ces dernières et les premières inscriptions lao. D'une part, en effet, le hiatus chronologique qui les sépare est trop grand ; d'autre part, elles s'avèrent par trop différentes sur le plan paléographique pour pouvoir être associées. Les inscriptions khmères du Laos sont aujourd'hui au nombre de trente-six. Elles proviennent toutes de la province méridionale de Champassak, dans les environs immédiats du sanctuaire de Vat Phou, sauf la fameuse stèle de Say Fong, retrouvée près de Vientiane, mais dont il est à présumer fortement qu'elle fut rapportée²⁵. Les stèles khmères du Laos sont datées du ^v^e au ^{xiii}^e siècle. Beaucoup d'objets mônes peuvent par ailleurs être identifiés sur le territoire lao actuel, en particulier dans les plaines de Vientiane et de Savannakhet. En plus de l'inscription de Ban Thalot, citée plus haut, quelques autres stèles inscrites ont été retrouvées récemment et restent à ce jour indéchiffrées. Ces vestiges sont datés de la seconde moitié du premier millénaire. S'il est sûr que les Lao ont eu connaissance de ces témoignages et que dans certains cas

23. Pour le détail de ce programme, cf. Lorrillard 2003-2004a, 475-478.

24. Un des premiers résultats des enquêtes menées dans tout le Laos sur les sources épigraphiques a été d'éclaircir la question de l'introduction et de la diffusion du bouddhisme dans la vallée du Mékong (Cf. Lorrillard 2006a, 139-148 ; 2006b, 187-198 ; et 2008, 113-181). Ce phénomène est évidemment à mettre en parallèle avec celui de la diffusion des écritures.

25. Say Fong était l'aboutissement de la route commerciale la plus importante à l'époque du royaume lao du Lan Xang. La stèle des hôpitaux est de petite taille, et aucune structure architecturale khmère n'a été retrouvée à proximité. Deux sanctuaires d'hôpitaux ont par contre été retrouvés dans les provinces thaïlandaises proches d'Udon Thani (Ku Kaeng Ban Chit) et de Sakhon Nakhon (Ku Phan Na), sans leur stèle de fondation. Quelques stèles khmères retrouvées dans la province de Champassak sont aujourd'hui conservées au Cambodge.

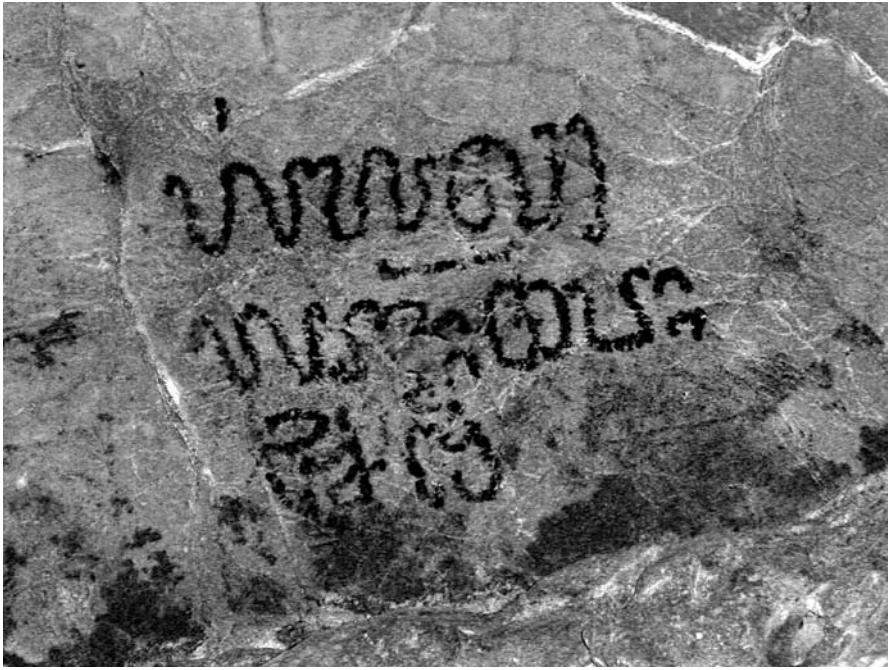


Fig. 3. Inscription rupestre de Tham Nang An (XIV^e siècle ?) (cliché M. Ferlus)

même ils les ont réemployés²⁶, aucune preuve de transmission directe entre les deux cultures ne peut être avancée.

Les textes lao les plus anciens sont peut-être deux inscriptions très semblables qui furent peintes en rouge dans deux grottes, Tham Nang An (fig. 3) et Tham Ting / Pak Ou, à proximité de Luang Prabang. La graphie est proche de l'écriture de Sukhothai employée au XIV^e siècle. Nous savons que la stèle de Rama Khamhaeng mentionne Muang Swa — qui est le nom ancien de Luang Prabang — et il est donc possible que le territoire du grand souverain siamois ait atteint les rives du Mékong et qu'une première forme d'écriture, venant de Sukhothai, ait été utilisée de façon limitée chez les Lao. Ces deux exemples, cependant, ne sont guère probants pour tirer des conclusions historiques définitives. Le contenu des inscriptions est en effet très court — il se réduit à une sorte d'autographe — et la forme de l'écriture n'est

26. Nous avons quelques cas de vestiges môns remontant probablement au VIII^e siècle — des « bai sema » avec l'image stylisée typique du stūpa — qui ont été réutilisés au XVI^e siècle pour y graver une inscription lao.



Fig. 4. Fragment de
l'inscription du That Chom
Sing, Muang Sing, 1569
(cliché M. Lorrillard)

peut-être en fait qu'une survivance régionale tardive d'un type graphique qui ailleurs avait évolué (Ferlus 1998, 110-114²⁷).

Les plus vieux exemples datés d'inscriptions en langue tai trouvées sur le territoire lao actuel témoignent en fait de l'influence culturelle quasi exclusive de l'ancien royaume du Lan Na (nord de la Thaïlande), une influence qui s'est probablement manifestée par vagues successives à partir de la seconde moitié du xv^e siècle, et qui a atteint très vite, par le biais du Mékong, les implantations lao les plus en aval.

Ce sont bien entendu les provinces septentrionales et occidentales du Laos actuel — autrefois dépendances directes du Lan Na — qui révèlent le mieux l'empreinte

27. L'inscription rupestre de la grotte de Tham Ting / Pak Ou, pratiquement semblable par son texte à celle de la grotte de Nang An, a été découverte par la suite. Un examen détaillé de la paroi de la falaise de Pak Ou pourrait par ailleurs révéler des informations très précieuses. Mon collègue Michel Ferlus a attiré mon attention sur cette paroi qui, à une hauteur qui est difficilement accessible, porte un certain nombre d'inscriptions et de dessins peints en rouge, tout autour d'une grande anfractuosité correspondante   l'entrée d'une grotte et probablement d'un ancien refuge.

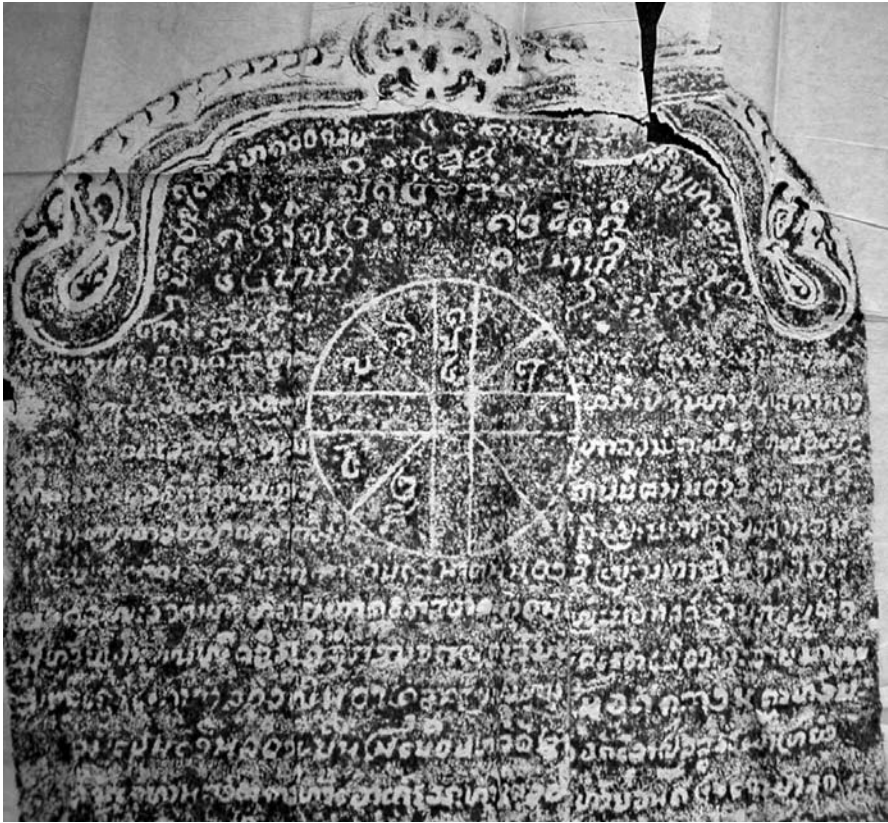


Fig. 5. Détail de l'inscription du That Sikhot (Tha Khaek), 17 avril 1494 (cliché M. Lorrillard)

culturelle de ce royaume. Un certain nombre d'inscriptions anciennes ont été retrouvées dans les provinces de Bo Keo, Luang Nam Tha et Sayabouri, toutes rédigées en écriture fak kham, une graphie qui est directement issue de l'écriture de Sukhothai et qui fut très largement utilisée dans les territoires contrôlés par les rois de Chiang Mai entre le début du xv^e et la fin du xvi^e siècle. Un fragment d'ardoise trouvé récemment à Muang Sing (province de Luang Nam Tha) fournit un des plus beaux exemples de cette écriture²⁸ (fig. 4).

fig. 4
p. 75

28. Cette inscription est plutôt tardive, puisqu'elle est datée de 1569. L'inscription de Ban Huay Say (1468, province de Bo Keo) est la plus ancienne inscription en langue thaïe associée au territoire lao actuel. Il est cependant très probable qu'elle a été amenée d'un site voisin de la rive droite du Mékong, c'est-à-dire de Thaïlande. La stèle trouvée récemment à Muang Khop (1520) pourrait attester de l'appartenance ancienne d'une partie de l'actuelle province lao de Sayabouri au royaume du Lan Na.



Fig. 6. Détail d'une inscription conservée au musée du Palais royal de Luang Prabang, 8 janvier 1530
(cliché M. Lorrillard)

Du point de vue de la paléographie, l'écriture fak kham peut être considérée de façon certaine comme le prototype de l'écriture lao²⁹. Il est cependant intéressant de remarquer que les exemples les plus anciens de cette dernière se différencient déjà de façon sensible de leur modèle. Ainsi la stèle inscrite de Tha Khaek, datée de 1494 (fig. 5), qui atteste non seulement de l'influence géographiquement très étendue de la culture du Lan Na³⁰, mais également et surtout du développement indépen-

29. Le classement chronologique des inscriptions de Sukhothai, du Lan Na et du Lan Xang permet à lui seul de reconnaître le processus historique qui a conduit au développement de ces trois types de corpus. Les sources historiques et les vestiges archéologiques confirment par ailleurs le caractère successif des rôles que jouèrent sur le plan régional ces trois aires politiquement distinctes.

30. Cette inscription est aujourd'hui liée au That Sikhot (est-ce son lieu d'origine ?), dans le *mueang kao* de Tha Khaek, c'est-à-dire sur le territoire très méridional de l'ancien Muong Kabong/Lakhon/Nakhon, qui fut longtemps la cité la plus puissante du Lan Xang après Vientiane et Luang Prabang. Une des marques les plus importantes de l'influence de la culture thaïe du nord dans cette inscription est la présence d'un disque horoscopique, particularité empruntée à la Birmanie.

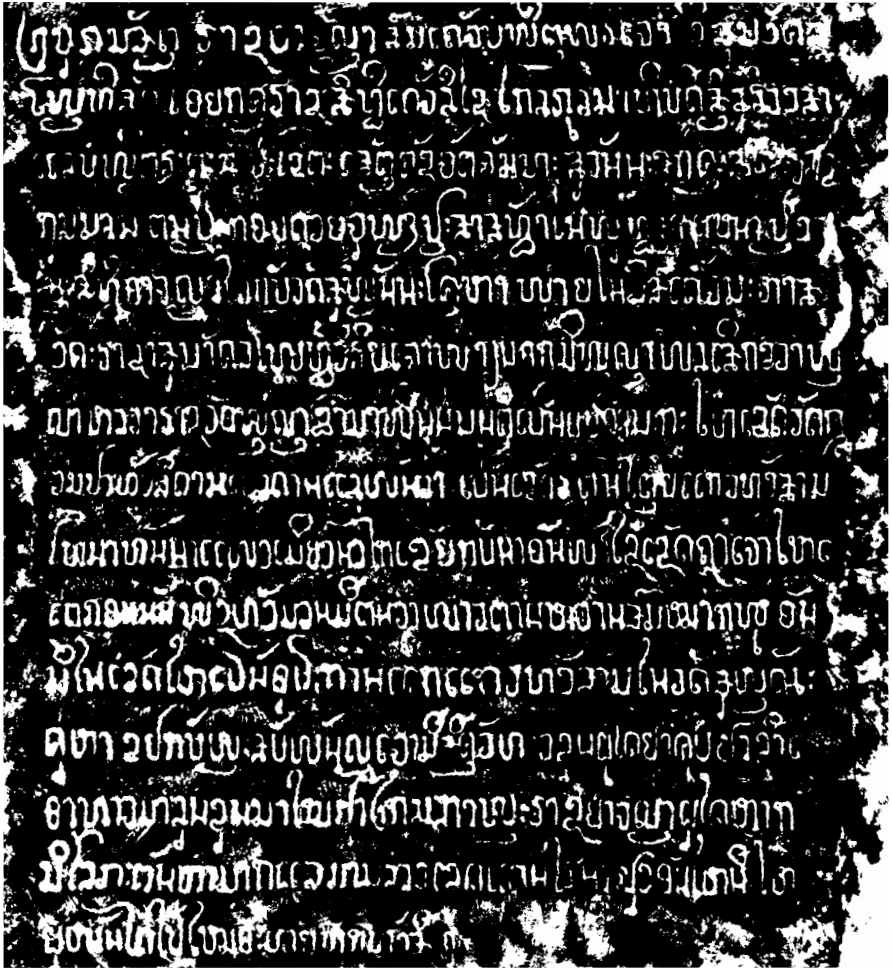


Fig. 7. Détail de la face B de la stèle n° 1 du Vat Tham Suvanna Khuha, province d'Udon Thani, Thaïlande, 16 février 1573 (cliché: T. Punnothok)

dant de l'écriture lao à cette époque. La graphie surprenante d'une inscription de Luang Prabang, datée de 1530 (fig. 6), témoigne d'ailleurs peut-être d'une intention radicale de se démarquer du modèle thaï du nord. Elle offre en tout cas un exemple de stylisation délibérée.

À partir du second quart du XVI^e siècle, et en particulier durant le règne de Setthathirat (1548-1572), il est pourtant possible de trouver autour de Vientiane plusieurs stèles royales dont la graphie conserve encore nettement le type fak kham (fig. 7). Elles furent peut-être gravées par des scribes venus de la région de Chiang Mai (cf. Lorrillard 2006a, 142 et 2003-2004b, 300 n. 35). La réapparition de l'écriture fak kham au Lan Xang semble être profondément liée à un développement accéléré du

Fig. 6
p. 77



Fig. 8. Détail de la partie supérieure de la stèle du Vat Sangkhalok (originellement le Vat Svargadevaloka), aujourd'hui conservée au musée du Palais royal de Luang Prabang, 12 avril 1527 (cliché P. Coste)

bouddhisme dans la vallée moyenne du Mékong sur le modèle de la culture religieuse du Lan Na, qui était à son apogée — mais également à l'arrivée de réfugiés du nord de la Thaïlande, suite à la conquête de Chiang Mai par les Birmans en 1558.

Le développement du bouddhisme au Lan Xang à partir du second quart du xvi^e siècle est prouvé par l'apparition soudaine d'un grand nombre de stèles marquant la fondation de temples, mais aussi par l'emploi d'une autre écriture issue du Lan Na — le tham — qui, en raison de la richesse de ses signes graphiques, servit plus particulièrement pour la notation des textes en pāli et permit donc la diffusion des textes canoniques. La *Jinakālamāli*, une chronique religieuse historiquement fiable rédigée à Chiang Mai en 1527, rapporte que le souverain du Lan Na envoya en 1523 à celui du Lan Xang soixante volumes du Tipiṭaka, ainsi que des moines expérimentés (Coedès 1925, 72 et 139; Buddhadatta 1962, 127; et Jayawickrama 1978, 183). Cette donnée se concilie parfaitement avec les témoignages lao puisque, en 1527, le roi Phothisarath (gendre du roi de Chiang Mai et père de Setthathirath) fit rédiger dans sa capitale — Luang Prabang — la première inscription (retrouvée) en écriture tham du Laos (fig. 8). Cette stèle, produite à l'intention du Vat Sangkhalok mais aujourd'hui conservée au musée du Palais royal, est un édit ayant entre autres objets la purification des pratiques religieuses.

L'importance qui fut accordée au pāli à cette époque est attestée par une autre inscription en écriture tham, celle du That Luang de Vientiane, datée de

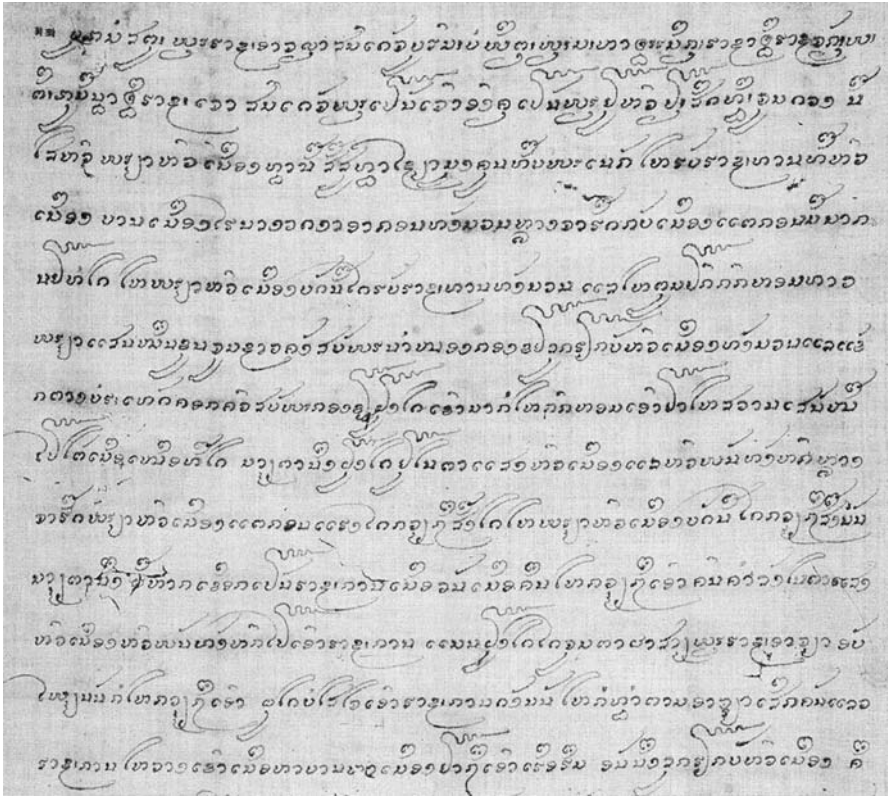


Fig. 9. Détail d'une ordonnance royale de Vientiane, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale de Bangkok, 3 août 1735 (source : Phimphan Phaibunwangcharoen 2543)

1566 (Lorrillard 2003-2004b, 299-323). Les dix premières lignes de la stèle sont une composition dans la langue religieuse. L'influence du Lan Na est particulièrement évidente sur le plan de la paléographie, comme c'est également le cas pour d'autres inscriptions royales de la même période, telle l'une des stèles du Vat Tham Suvanna Khuha, dans la province thaïlandaise d'Udon Thani.

La distribution géographique des inscriptions lao datant du *xvi^e* et du *xvii^e* siècle montre clairement que la diffusion des écritures sur le territoire du Lan Xang se limita d'abord aux rives du Mékong et de ses principaux affluents, et concerna en particulier un petit nombre de *mueang* (zones d'habitat dépendant politiquement de la capitale) autour de Luang Prabang et de Vientiane. Les régions plus lointaines — c'est-à-dire

le sud du Laos, mais aussi les anciens territoires lao du plateau de Korat (Thaïlande actuelle), ne révèlent des documents écrits qu'à partir du XVIII^e siècle³¹.



Plus que l'écriture religieuse tham-lao — qui aujourd'hui encore demeure relativement proche de son modèle du Lan Na et de sa variante que représente la graphie lue (les « écritures shan orientales » de Finot) — l'écriture laïque lao s'est démarquée nettement de son modèle originel — l'écriture de Sukhothai du XIV^e siècle — pour devenir une graphie tout à fait spécifique et caractéristique qui s'est développée au cours des siècles, donnant lieu parfois à des formes évoluées sur le plan esthétique (fig. 9). Les raisons de cette distinction sont variées. D'abord le type intermédiaire entre l'écriture de Sukhothai et l'écriture lao — l'écriture fak kham — a disparu du Lan Na après quelques siècles d'utilisation intensive. Elle a été remplacée par l'écriture tham-yuan, puis a cédé la place au XX^e siècle à l'écriture thaïlandaise. Le modèle de Sukhothai a par ailleurs suivi un développement indépendant dans une région plus méridionale, celle du bassin inférieur du Chaophraya (Ayutthaya, Thonburi, Bangkok) et a fini par aboutir à une graphie que l'usage ancien du papier a sans doute contribué à affiner³². Les sources montrent d'autre part que l'écriture dite siamoise a su conserver mieux que l'écriture lao la notation de caractères distinctifs, en raison d'une exposition plus large à l'héritage de la culture indienne³³ — mais aussi d'une propension plus grande de la langue thaïe à assimiler les influences extérieures. Alors que l'écriture lao actuelle ne compte officiellement que vingt-six consonnes,

31. Il est intéressant de constater que ces territoires touchés très tardivement par la culture écrite lao sont également ceux qui ont livré les témoignages les plus anciens de la culture écrite khmère, avec des inscriptions en écriture pallava, encore identique au modèle indien.

32. Le support unique de la littérature lao est resté jusqu'au début du XX^e siècle la feuille de latanier, sur laquelle les caractères d'écriture étaient incisés.

33. L'utilisation simultanée de l'écriture thaïe et de l'écriture khmère chez les Thaïs du Chaophraya est sans doute un des facteurs qui a permis de conserver une notation plus scrupuleuse du vocabulaire issu du sanscrit et du pâli. Les sources montrent d'ailleurs que le niveau de connaissance de ces langues a toujours été relativement faible dans les territoires éloignés des Lao.

l'écriture thaïlandaise en compte en effet quarante-quatre, soit dix-huit de plus³⁴. L'écriture lao n'est pourtant pas l'exemple le plus radical de cet appauvrissement des systèmes de notation hérités des premières grandes civilisations côtières d'Asie du Sud-Est continentale, qu'elles soient khmère, chame, pyu ou mône. Elle n'est qu'une manifestation des limites que rencontra l'indianisation au fur et à mesure qu'elle pénétrait dans les terres et s'éloignait des foyers de culture originels. Avant que cette dernière ne se heurte au mur de la civilisation chinoise, elle toucha sans doute, par une dernière vague, les peuples tai des confins septentrionaux du Laos et du Viêt-nam. L'écriture alphabétique fut sans doute la marque ultime de l'indianisation dans cette région : elle arriva « dégénérée » pour reprendre le terme de Finot, car les langues, les croyances et les traditions littéraires qu'elle avait véhiculées si longtemps étaient restées en route, en grande partie sur les bords du Mékong. Faut-il y voir une chance ? Adoptée dans sa forme la plus simple par les Tai des régions septentrionales, l'écriture a peut-être permis à ces derniers de préserver les caractères les plus anciens et les plus originaux de leur culture.

34. La distinction actuelle des systèmes consonantiques thaïlandais et lao est également largement liée à des décisions politico-culturelles dictées par les autorités des deux pays (réformes siamoises au XIX^e siècle visant à un plus grand respect de l'étymologie, simplification de l'orthographe lao à partir de 1975 pour faciliter l'alphabétisation, etc.). Au milieu du XX^e siècle, certains lettrés lao ont pourtant essayé de redonner au système de notation lao son ancienne richesse. Nous ne développerons pas ici cet aspect de la question, qui pourrait donner lieu à plusieurs articles.

Bibliographie

AYMONIER, Étienne

1901 – *Le Cambodge, vol. II : Les provinces siamoises*, Paris, Ernest Leroux, 483 p.

Bounmi THIPSIMUONG

2005a – « An silachareuk 835 pi » [Lecture d'une inscription vieille de 835 ans], *Thiao mueang lao*, juillet-septembre 2005. [En lao.]

2005b, – « Phumchai akson lao » [Fier de l'écriture lao], *Vientiane Mai*, 23 novembre 2005. [En lao.]

BUDDHADATTA, A. P. (éd.)

1962 – *Jinakâlamâlî*, London, PTS, 153 p.

CÆDÈS, George,

1925 – « Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos occidental », *BEFEO* XXV-1, p. 1-202.

Collectif

1990 – *Maha Sila Viravong, sivit lae phon ngan* [Maha Sila Viravong, sa vie et son œuvre], Comité des sciences sociales, Vientiane, 261 p. [En lao + postface en français.]

2000 – *Pavatsat Lao* [Histoire lao], Ministère de l'Information et de la Culture, Vientiane, 1310 p. [En lao.]

FINOT, Louis

1903a – « Notes d'épigraphie II : l'inscription sanscrite de Say Fong », *BEFEO* III, p. 18-33.

1903b – « Ex-voto du That Luong de Vieng-Chan (Laos) », *BEFEO* III, p. 660-663.

1912 – « Un nouveau document sur le bouddhisme birman », *Journal Asiatique*, p. 121-136.

1915 – « Les inscriptions du Musée de Hanoï », *BEFEO* XV-2, p. 1-38.

1917 – « Recherches sur la littérature laotienne », *BEFEO* XVII-5, p. 1-218.

FERLUS, Michel

1998 – « L'inscription rupestre de Nang An (Louang Phra Bang) », *La Thaïlande des débuts de son histoire jusqu'au xv^e siècle*, Actes du premier symposium franco-thaï (juillet 1988), Bangkok 1995, p. 110-114.

1999, – « Sur l'ancienneté des écritures thaïes d'origine indo-khmère », *Colloque George Cædès aujourd'hui*, Bangkok (document non édité).

GUILLON, Emmanuel

1974 – « Recherches sur quelques inscriptions môn : I. Traces de l'influence môn dans la plaine de Vientiane (Laos) », *BEFEO* LXVI, p. 339-348.

JAYAWICKRAMA, N. A. (trad.)

1978 – *The Sheaf of Garlands of the Epochs of the Conqueror*, London, PTS, 235 p.

Kongkaew VIRAPRACHAK (éd.)

1983 – *700 Pi lai sue thai* [700 ans d'écriture thaïe], Krom Silapakorn, Bangkok, 80 p.

LORRILLARD, Michel

- 2001 – « D'Angkor au Lan Xang : une révision des jugements », *Aséanie* 7, p. 19-33.
- 2003-2004a – « Les recherches épigraphiques au Laos », *Chronique*, BEFEO 90-91, p. 475-478.
- 2003-2004b – « Les inscriptions du That Luang de Vientiane : données nouvelles sur l'histoire d'un stûpa lao », BEFEO 90-91, p. 289-348.
- 2006a – « Insights on the Diffusion of Lao Buddhism », *Buddhist Legacies in Mainland Southeast Asia*, Études thématiques n° 19, p. 139-148.
- 2006b – « Buddhist Arts in Laos », *National Palace Museum Bulletin (Taipeh)*, vol. 38, p. 187-198.
- 2006c – « Lao History Revisited: Paradoxes and Problems in Current Research », *South East Asia Research*, vol. 14, no. 3 (Special issue: The Politics of History and National Identity in Contemporary Laos), p. 387-401.
- 2008, – « Pour une géographie historique du bouddhisme au Laos », *Recherches nouvelles sur le Laos / New Research on Laos*, Études thématiques n° 18, p. 113-181.

Maha Sila VIRAVONG

- 1957 – *Phongsavadan lao* [Annales lao], ministère de l'Éducation, Vientiane, 301 p.
- 1959 – *History of Laos*, New York, United States Joint Publications Research Service, 151 p. [rééd. 1964]
- 1973 – *Pavat Nangsue Lao* [Histoire de l'écriture lao], Vientiane.

PAVIE, Auguste

- 1898 – *Mission Pavie Indochine (1879-1895) — Études diverses II : Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam*, Paris, Ernest Leroux, 449 p.

PENTH, Hans

- 1985 – « The Wat Kan Thom Inscriptions and the Development of Thai Letters », Chiang Mai Teachers Training College (texte ronéotypé d'une conférence).
- 1986a – « On the History of Thai Scripts », Siam Society, Bangkok (texte ronéotypé d'une conférence).
- 1986b – « Thai Scripts: An Outline of Their Origin and Development », *Kalayani Vatthana, Princesse (compil.)*, Yunnan, Bangkok.
- 1996 – « The Date of the Wat Bang Sanuk Inscription », *Journal of the Siam Society*, vol. 84-2, p. 5-16.

Phimphan PHAIBUNWANGCHAROEN

- 2543 — *Baichum : saranithet bon singtho* [Les *baichum*, documents sur support textile], Bangkok, Hosamut haeng chat, Krom Sinlapakon. [E. C. 2000]

Supalak GANJANAKHUNDEE

- 2005 – « Retired Economist Cracks Code », *The Nation*, December 21.

Michel Lorrillard